

Un praticien se révolte contre l'air du temps

Par Alain Amselek

Contre le On, frais ou pas¹

« Ces esprits tristes englués dans l'invective permanente »

"Les hommes de RESENTIMENT, ces êtres physiologiquement accidentés et vermoulus, tout un terrain vibrant de vengeance souterraine, inépuisable, insatiable dans ses explosions à l'égard des autres, et tout autant dans ses mascarades de vengeance, dans ses prétextes à la vengeance" Nietzsche, La généalogie de la morale.

Michel Onfray a prétendu qu'il était tombé de sa chaise en découvrant les "turpitudes" de Freud dans les travaux des anti-psychanalystes, pour la plupart aujourd'hui militants des thérapies cognitives et comportementales (T.C.C.) et auteurs en fin 2005 du *Livre Noir de la psychanalyse*. Cela l'aurait amené à une nouvelle lecture *complète* de Freud (6000 pages dixit en un mois) et à une conception dévastatrice de la psychanalyse. Waouh hou !... Quel intrépide lecteur et révolutionnaire !... Quel mensch !... Quel "man" !...

En tant que simple "honnête homme", avant même de réagir comme psychanalyste et surtout comme psychanalyste-praticien, j'ai été sidéré en lisant ou en écoutant les innombrables déclarations de Michel Onfray dans les médias pendant les quelques semaines qui ont précédé la sortie de son livre *Le crépuscule d'une idole : l'affabulation freudienne*. Sidéré, ni indigné, ni en colère, non, simplement je n'en revenais pas. Ce n'est pas tant ce qui était dit qui provoquait un sentiment d'"inquiétante étrangeté", mais surtout la manière dont c'était dit, cette extrême violence du langage sous un visage placide et une apparence "faux-self" (en langage courant : "faux-cul"), avec ce culot d'acier qui ne doute de rien et surtout pas de soi-même. Je ne m'attendais pas, peut-être par manque d'habitude, à entendre pareille arrogance et parole péremptoire sans aucune nuance dans la bouche d'un philosophe et encore moins d'un historien, puisqu'Onfray prétend faire là œuvre de philosophe et d'historien. Déjà dans son *Traité d'athéologie*, j'avais constaté que Michel Onfray n'arrêtait pas de conspirer, à tort et à travers, le judéo-christianisme, en prônant une éthique « où le corps cesse d'être une punition, la terre une vallée de larmes, la vie une catastrophe, le plaisir un péché, les femmes une malédiction, l'intelligence une présomption, la volupté une damnation », sans aller voir de plus près ce qu'est notamment le judaïsme, quand on le sort des légendes et de la confusion judéo-chrétienne où il est noyé.

¹ Version modifiée et augmentée d'un article publié dans Mediapart le 16 mai 2010, dans le Nouvel.obs.com et sur le portail d'Œdipe avec le sous-titre « Onfray mieux de se taire » et repris en annexe dans le tome 1 du Livre Rouge de la psychanalyse, édition Desclée de Brouwer 2010.

« *La philosophie avec un marteau...* »
Nietzsche, Crépuscule des idoles

« *Je conçois le "philosophe" ... Comme un terrifiant explosif
Qui met le monde entier en péril* »
Nietzsche, Ecce Homo

Il est vrai qu'Onfray ne décrit en fait d'histoire que de la brocante, selon les critères même dans "Considérations inactuelles" de celui qu'il prétend bien abusivement être son maître et modèle, Nietzsche. Existe-t-il d'ailleurs autre chose que des légendes pour Nietzsche, puisqu'il n'y aurait de faits qu'à travers des interprétations et jugements - qui par ailleurs seraient toujours *symptômes* de celui qui les prononce ?

Si un travail relevant d'une Histoire critique peut tout de même avoir lieu dans certaines limites, ne doit-il pas cependant faire œuvre de prudence, de pondération et de justice de la part de l'historien à l'égard des hommes dont il parle ?... La pensée au marteau comme celle aux ragots sont à proscrire.

Sorti de ma sidération et après lecture de l'énorme pavé indigeste paru *enfin* aux éditions Grasset, j'ai découvert que la seule nouveauté amenée par Michel Onfray, c'était justement ce style d'expression médiatique à haut battage bien entendu. Pour le fond, tout a été mille fois déjà dit et redit, ramassis de quelques vérités vraies, de contre-vérités évidentes et de rumeurs, qui courent depuis la naissance de la psychanalyse, et avec lesquelles tout psychanalyste est depuis longtemps familiarisé, sans pourtant, loin de là, abandonner son désir d'analyste ou sa passion analytique. Moi-même, n'ai-je pas souvent dans mes écrits fait ressortir les contradictions et les failles de Freud, tout en rendant cependant hommage à son génie inclassable et en reconnaissant ma dette en tant que psychanalyste envers ses apports incontournables ? Onfray enfonce des portes ouvertes avec le sentiment grandiose de prendre d'assaut des bastilles et il s'avère obsolète, mais surtout souvent pervers dans ses dénonciations et ses confusions (d'où l'épithète de "*filousophe*" qu'on a pu lui attribuer pour sa mauvaise foi et ses talents de manipulateur-illusionniste : c'est un magnifique joueur de bonneteau, qui en connaît tous les stratagèmes de diversion). Il amalgame l'homme Freud et son freudisme personnel avec la pratique psychanalytique, et la pratique psychanalytique avec la théorie analytique, il refuse d'envisager pour ces dernières leurs constantes évolutions respectives et leur autonomie, et voue le tout aux gémonies.

Curieusement Onfray insiste sans cesse sur le nombre de pages (plus de six cents) de son ouvrage et le million de signes dont il est composé, comme si c'était là un argument imparable de sa qualité... Ne serait-ce pas plutôt une *nécessité intérieure* pour lui, celle de fouiller dans tous les coins les plus improbables, les plus insignifiants pour se dire « complet » ? Certes, on n'avait jamais rassemblé ainsi toutes les critiques, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent, faites à Freud depuis le début de ses travaux, en se les appropriant, en en fabriquant d'autres et en les radicalisant toutes de la plus extrême façon sans le moindre égard à une quelconque vérité, sans le moindre tri critique ni la moindre cohérence.

Onfray ne se soucie pas plus du milieu analytique, ni de l'histoire de la psychanalyse et de ses nombreuses Ecoles, Groupes divers et autres dérivés, qu'il ne paraît d'ailleurs pas connaître. Il semble ne poursuivre qu'un seul dessein : abattre Freud ! L'homme du fait de sa mort étant d'ailleurs bien plus facilement attaquant que sa pensée et pour cause, Onfray ne semblant pas

disposer des moyens nécessaires pour se hisser à la hauteur de celle-ci toujours vivante et pour la confronter réellement. N'est-il pas d'ailleurs uniquement dans une pensée du "ON", frais ou pas frais ? Rien de très personnel, aucun concept nouveau qui signe dans son œuvre la marque subjectale d'un vrai penseur...

En paraphrasant un adage nietzschéen, il en vient à dire que « *Freud théorise avec son corps* ». Sans doute, mais doit-on juger cet incontestable et prodigieux travail de la pensée freudienne à cette seule aune ? Ce que ses nombreux patients et patientes ont pu lui dire et lui montrer, ce que ses collègues ont pu critiquer et débattre avec lui, n'entrerait-il pas aussi un petit peu dans la détermination de ses théories ? La psychanalyse n'est-elle pas d'abord une pratique de l'écoute et de l'écoute du singulier et non l'application d'une théorie ? Pourquoi sinon, Freud aurait-il changé de théorie, comme il l'a fait constamment en fonction de sa clinique ?...

Dans la préface du "Gai Savoir", Nietzsche avait affirmé qu'une "philosophie" est toujours la confession de l'autobiographie de son auteur. Michel Onfray applique sans nuances ce principe à la "psychobiographie" de Freud, d'autant mieux que pour lui la psychanalyse ne serait qu'une psychologie littéraire subjective (???)

Cela le conduit à ce ridicule syllogisme : Freud est le père de la psychanalyse ; or, Freud a un certain nombre de défauts et de vices ; donc la psychanalyse est sujette à caution !...

Bien avant Nietzsche, de nombreux critiques littéraires (Sainte-Beuve notamment) utilisaient déjà la même méthode au XIX^{ème} siècle pour analyser des œuvres littéraires. On en est entièrement revenu, sans doute grâce à Proust qui dans son « Contre Sainte-Beuve » a montré que la vérité d'un créateur ne réside pas dans son être social, mais aussi grâce à la psychanalyse, qui a prouvé qu'au bout du compte, aucune œuvre n'est réductible à l'histoire ou à la psychologie d'un auteur, car y rentrent en jeu les hasards et l'imprévisible de ce qu'il a rencontré, et il reste toujours de l'insavoir, du non-sens, du mystère, de l'indicible, toute une vie intérieure ignorée, ce que concrétise l'hypothèse de l'inconscient dans sa surdétermination et son indétermination conjointes paradoxalement. Aucun être humain n'est réductible ni à sa pensée, ni à son corps, ni encore moins à ses faits et gestes (comportementalisme) : il est bien plus que tout cela... Irréductible singularité !...

L'œuvre de Freud serait-elle d'ailleurs une œuvre littéraire ? Ou encore une philosophie ? N'est-ce pas là contresens grossier ou *grossièrement volontaire* ? Michel Foucault disait de la psychanalyse : « *C'est une expérience de la déraison* » et aussi « *C'est une contre-science* ». Ce qui rend caduque toute comparaison avec la philosophie ou la science. Déjà Freud lui-même en 1918, dans "L'homme aux loups", parlant des rapports de la psychanalyse et des sciences biologiques et médicales, écrivait : « *L'ours polaire et la baleine ne peuvent se faire la guerre, car chacun étant confiné dans son propre élément, ils ne peuvent se rencontrer* ». Quant à la philosophie, Freud n'a pas arrêté, notamment dans toute sa correspondance, de la considérer comme un « délire »¹.

Freud rétif à toute construction de système, toute élaboration d'une "représentation du monde" (weltanschauung), préférant rester dans du fragmentaire, fût-il contradictoire ou se présenter comme un apparent capharnaüm, son œuvre n'est-elle pas encore une "contre-philosophie", et de façon bien plus valable et argumentée que celle d'Onfray, qui se contente de faire une "contre-histoire de la philosophie", en restant sur le terrain du travail antiquaire et

de la polémique obsessionnelle et insignifiante, nourrie d'approximations à l'emporte-pièce, de déformations, d'inventions et de racontars ?

C'est ce qui exaspère sans doute Onfray, lui qui se voudrait un rationaliste rationalisant versant grec ("*cyrénaïque*" dit-il), et qui souffre tant devant tout ce qui échappe à l'intellect raisonneur. Il faut dire qu'avec ce à quoi a affaire la psychanalyse, il est bien servi ! C'est ainsi qu'il fait notamment l'impasse de la régression, si importante dans la pratique, et qu'il ignore le domaine du rêve et de ses processus, par quoi Freud a commencé et fondé la psychanalyse avec sa « Traumdeutung », domaine par excellence de l'irrationnel et du déraisonnable dans son ombilic inanalysable.

Onfray veut d'ailleurs oublier superbement que la psychanalyse est avant tout une pratique, et pas une théorie. Certes, il y a aujourd'hui tout-à-fait secondairement une théorie issue de la théorisation *après-coup* de cette pratique. Cette théorie secondaire (ou plutôt ces théories, car il n'y a pas La psychanalyse) n'est ni univoque ni unitaire, et ne sert qu'aux analystes entre eux ou avec d'autres penseurs, comme langue de "*passé*" pour leurs échanges "savants" et "abstraits" dans le "*hors-séance*". Aucune théorie n'est bien évidemment susceptible de rendre vraiment compte d'un être humain *singulier* et vivant. Les psych-analystes dignes de ce nom, ceux qui ne sont pas de simples intellectuels "psychanalystes" et qui s'interdisent d'être des "pratiquants" pour être et rester des praticiens, laissent impérativement toute théorie à la porte de leurs séances, comme le recommandait Freud. S'il est vrai que lui-même ne l'a pas toujours fait, ce qui explique nombre de ses échecs, cela ne met pas en cause pour autant le dispositif unique d'écoute et de mode d'être qu'il a inventé sous la pression de ses premières patientes pour cadrer la situation analytique et entendre la singularité du Sujet, et qui reste toujours encore le joyau de la psychanalyse et le noyau même de son efficacité, de son innovation et de sa subversion.

La singularité, on le sait, est depuis Platon la croix de la philosophie et de la psychologie. Alors qu'Onfray voudrait substituer la psychologie à la psychanalyse pour lui fausse parce que mythique, c'est bien plutôt de « dépsychologiser la psychanalyse », comme Lacan l'a affirmé dans son « retour à Freud », qu'il s'avère nécessaire.

Bien qu'il ait cru au début qu'en énonçant une théorie de la psychanalyse, il mettait entre les mains de tous ceux qui auraient compris ses principes la clé de leur propre inconscient et celui de leurs patients, Freud s'est très vite rendu compte qu'il n'en était rien et qu'il fallait que chaque analyste réinvente lui-même la psychanalyse dans l'expérience vécue de la rencontre de l'autre à travers une relation transférentielle-contre-transférentielle, d'abord dans son analyse personnelle approfondie et ensuite avec chacun de ses analysands dans chaque cure. Aussi, si Freud qui n'a jamais revendiqué, comme le prétend Onfray, être l'inventeur de l'inconscient, ni l'inventeur du transfert, c'est plus complexe que cela, s'il est par contre et non pas, comme le prétend ridiculement Onfray, le sophiste et conseiller moral Antiphon, l'inventeur et le fondateur de la psychanalyse, cette pratique d'écoute particulière, inédite jusqu'à lui, il n'empêche que la psychanalyse est l'œuvre continuée et évolutive de *tous* les psychanalystes-praticiens. On ne saurait plus la ramener au seul Freud, comme le fait Michel Onfray, qui feint d'ignorer en outre que la critique à l'égard du père de la psychanalyse s'est toujours très bien portée chez les psychanalystes, comme d'ailleurs la critique des uns envers les autres ! Freud lui-même n'a pas arrêté de se critiquer et de se remettre en question jusqu'à la fin de ses jours, faisant preuve là d'une humilité exemplaire. Sans doute s'il avait vécu plus longtemps aurait-il créé une troisième topique et modifié nombre de ses conceptions !²

Que certains “psychanalysés” ou groupes de “psychanalysés” soient des idolâtres et des “pratiquants” d’une icône imaginaire figée qu’ils nomment Freud, reproduisant par certains côtés les défauts d’une Église ou d’une secte, est-ce une raison pour *généraliser* la chose à tous les psychanalystes et à la psychanalyse ? Onfray tombe là lui-même dans la généralisation qu’il n’arrête pas de dénoncer au nom de Nietzsche, mais sans jamais réussir à être nietzschéen.

Il est faux aussi de prétendre que toute notre profession vive cachée et cultive les brouillards du mystère pour se protéger. Les psychanalystes ont de tout temps multiplié les échanges et les confrontations, les conférences, colloques et congrès, ils ont rempli les bibliothèques de livres exposant en détail leurs pratiques théorico-cliniques... Le “mystère”, qu’on leur reproche ici ou là à tort, n’est pas une cachotterie, mais appartient intrinsèquement au sujet même auquel ils sont confrontés dans leur pratique.

La théorie a été conçue finalement par Freud comme une fiction opératoire, “une formation de compromis”, qui ébrèche tous les savoirs, toutes les idéologies, toutes les croyances, une “mythologie” qui n’annulerait point, par le fait même de son articulation, la possibilité fondamentale de la pratique psychanalytique. En quoi Freud s’avérait en avance sur les scientifiques qui pour les plus avancés aujourd’hui nourrissent cette conception. Il en parle à propos de l’édification de son appareil psychique (dans *Esquisse* et dans sa *Correspondance*, notamment dans une lettre à Fliess du 25 mai 1895, où il écrit à propos de son travail de théorisation : « *Je n’ai fait qu’imaginer-phantasieren, transposer-übersetzen, deviner-erraten...* ») et à propos des “élucubrations” du chapitre VII de “L’interprétation du rêve”.

C’est vrai qu’il oublie ensuite le plus souvent ces précautions épistémologiques et se laisse reprendre à son désir toujours vivace de science positive, mais sa métapsychologie n’est nullement le fruit d’une description, seulement un édifice imaginaire qui multiplie les hypothèses partielles pour rendre l’hypothèse principale utilisable comme outil logique d’écoute et de repérage de certains processus singuliers. L’inconscient lui-même est finalement abandonné comme entité pour n’être plus en 1923 que la qualité de ces processus.

Quand Groddeck pointe la dimension de fiction de sa théorie, Freud l’approuve aussitôt. Dans “Totem et tabou”, dans l’“Au-delà”, dans “Moïse et le monothéisme”, Freud précise bien encore qu’il s’agit de « *spéculations* ». Après avoir écrit dans “Malaise de la civilisation” (1929) que « *la théorie psychanalytique, c’est la théorie des pulsions* », il dira en 1932 dans les “Nouvelles conférences” que « *la théorie des pulsions, c’est notre mythologie* », et le rappelant en 1938 dans “Analyse finie et analyse infinie”, il appelle alors la métapsychologie “la Sorcière” et identifie la théorisation à la fantasmatisation... Il n’est pas possible de confondre la métapsychologie avec la psychologie, ni de la ramener à elle, elle est justement un moyen pour les analystes de ne pas faire de psychologie dans leur pratique, sans tomber pour autant dans la pensée magique !

Comme tout talmudiste qu’il est naturellement et profondément par ses origines, son milieu, son éducation, Freud restait dans l’écoute accroché à la pointe extrême de la question : « Quoi d’autre ?... Quoi d’autre... encore ?... Quoi d’autre... encore et toujours ?... ». La pratique psychanalytique repose sur une éthique de l’altérité et de la mouvance, on ne saurait la transformer en idéologie de la vérité (en cela elle est profondément nietzschéenne et Onfray l’idéologue positiviste, dogmatique et pontifiant, le normatif qui se cache et qui nous déverse une moraline nauséabonde, ne l’est pas du tout !).

De quelle compétence ou pratique peut d'ailleurs s'autoriser Michel Onfray pour juger de l'efficacité du cheminement psychanalytique et "cracher avec mépris" sur des milliers de praticiens, sur leur travail et leur expérience de dizaines d'années ? Comment peut-il croire qu'avec sa rationalité et ses présupposés philosophiques, son allergie à la métaphore et à l'inconscient, son ignorance totale d'une clinique de l'archaïque et de l'extrême, il pourrait prendre leur place et en plus parler pour les analysands ? Ses propos ineptes sur la soi-disant "attention flottante" créée pour favoriser l'assoupissement des analystes montrent abondamment qu'il n'a rien compris à l'analyse fondée sur une *présence entière, constante et impliquée* de l'analyste conjointe à une « attention également flottante » à tout ce que dit l'analysand, c'est-à-dire notamment sans sélectionner quoi que ce soit ni retenir une chose plutôt que l'autre. L'écoute est ici méditation, "passivité en éveil" (Freud), elle fait chuter toutes les identifications et le moi de l'analyste et plonge celui-ci dans un "sentir" (mélange de sensoriel, d'extra-sensoriel et d'in-tuition, ce non-voir connaissant) d'autant plus vif et agissant que nous sommes là dans une pensée floue ou même une suspension de toute pensée, ce qui laisse place au mouvement de la vie, au "bouger soi"....

« *Dans mon travail je fais artificiellement le noir en moi pour centrer ma conscience sur l'obscur* », écrivait Freud à Lou-Andréas Salomé (lettre du 25/5/1916). Freud fait ainsi le vide ou le suspens de toute représentation, ce que les "psychanalystes" eux-mêmes semblent ignorer.

L'analysand n'entre pas tout de suite dans une "parole analytique", il commence toujours par une parole de discours, construite sur la raison raisonnante et raisonnable. S'il n'arrête pas l'analyse après un simple réaménagement imaginaire et symbolique au niveau de son moi à travers des jeux langagiers, c'est la régression de l'analyste à l'état charnel du "sentir sans penser" qui va par "contamination atmosphérique" lui permettre de s'abandonner à ce qui jaillit de son fondement et de laisser sortir librement une "parole de vie" déliée des contraintes raisonnables et sociales et qui signifiera la transformation "réelle" en cours.

Que d'analysands m'ont tenu ce discours : « *Nulle part ailleurs dans le monde je ne peux trouver un lieu où je puisse parler et être écouté comme ici, même lorsque vous ne m'entendez pas... Une sécurité pareille si longuement acquise, un total abandon de soi comme cela se produit ici, je n'y crois pas du tout à l'extérieur, où abandon et paroles seraient immédiatement coupés ou récupérés ou déformés... et noyés dans le jeu et les intentions de l'autre ou ramenés à des idées générales* » ?

Sans en tirer les mêmes conséquences que lui, mais au contraire en sachant utiliser à son profit ce phénomène, la psychanalyse n'a pas attendu Onfray pour montrer que toute théorisation trouve racine (mais racine seulement) dans la propre problématique de son théoricien et symbolise donc en quelque sorte son propre "symptôme", rejoignant Nietzsche qui écrit dans *Crépuscule des idoles* : « *Des jugements, des jugements de valeur sur la vie ne peuvent en fin de compte jamais être vrais : Ils ne valent que comme des symptômes, ils ne méritent d'être pris en considération que comme des symptômes, car en soi de tels jugements ne sont que des sottises* ». Des sottises ? Voilà qui est bien dur pour Michel Onfray qui n'hésite pas à user et abuser de jugements de valeur... avec grand tam-tam, sans aucun respect, ni précaution à l'égard des personnes actuellement en analyse qui pourraient être traumatisées par ses déclarations extravagantes et péremptoires, mais il est vrai aussi en prenant le risque de se retrouver ridicule et ganache aux yeux des innombrables personnes qui depuis plus de cent ans sont sortis d'un trajet psychanalytique transformés, ouverts à la vie, à la désirance, à la liberté, à la créativité, parfois même "sauvés" de la mort ou d'une existence

mortifère. Croit-il suffisant de proposer à ceux-là et à leurs analystes de considérer alors la psychanalyse comme « *une hallucination collective appuyée sur une série de légendes* » ?... Qui hallucine là ?... Avec de pareilles contorsions, nous ne sommes plus dans le crépuscule d'une idolâtrie, mais dans le crépuscule de la raison et un délire !...

"Voici donc Michel Onfray, un philosophe qui se moque de la vérité comme de son premier tee-shirt noir, qui tord les faits comme cela l'arrange, qui surinterprète grossièrement ... pour nourrir ses diatribes. Pas grave : ce qui compte pour lui, c'est l'impact ..." Laurent Joffrin, La Lettre politique.

On pourrait en effet qualifier Michel Onfray de la même façon que René Pommier l'avait fait de René Girard, *"un allumé qui se prend pour un phare"* !...

Comme le dit Serge Tisseron, « oui, la théorisation de Freud a subi le contrecoup de sa névrose et plusieurs concepts en sont directement le produit. Mais cela n'annule pas pour autant la portée d'autres de ses découvertes. Ce sont ces deux messages qu'il faut maintenir en même temps. Cette position est certes inconfortable, mais il n'y a de progrès possible qu'à ce prix. Tout le reste est démagogie ».

Nous sommes en droit d'ailleurs d'appliquer à Onfray les mêmes principes qu'il applique à Freud : « Freud théorise avec son corps » et « Toute théorisation n'exprimerait que la biographie de son auteur ».

Bien que cela serait très révélateur, nous n'irons pas par éthique jusqu'à faire de lui une "lecture du corps", comme aurait pu le faire Wilhelm Reich qu'il dit tant admirer. Pourtant avec le temps, Onfray a pris plutôt l'apparence physique d'un catcheur ou d'un pilier de rugby prêt à plonger dans la mêlée et il semble aller sur les plateaux de télé comme un boxeur monte sur un ring, en vrai cogneur.

Nous pouvons cependant affirmer que dans ses jugements de valeur, mais surtout dans la virulence de son ton sur fond de placidité réside son symptôme.

Dans une émission de « La Grande Librairie », Fabrice Lucchini, confronté à Onfray qui se dit nietzschéen, lui a fait remarquer finement que pour se dire nietzschéen, il faut pouvoir dire OUI à la vie, OUI à son destin (amor fati), ce qui nécessite de ne pas en être empêché par le « ressentiment », la grande découverte de Nietzsche étant la vengeance comme motivation inconsciente de très nombreux êtres humains ...

Le RESENTIMENT, qu'il ne reconnaît pas et dénie fermement, bien qu'il soit chez lui massif, est en fait le refoulé de Michel Onfray et son signifiant maître.

Le petit Onfray, de caractère chétif, a eu une enfance particulière et douloureuse dans un village normand de la Manche. Fils d'un ouvrier agricole taiseux, qui est mort dans ses bras, et d'une femme de ménage abandonnée bébé, puis placée à l'Assistance publique, qui était en colère contre le monde entier et l'a abandonné à 10 ans (« Je suis mort à 10 ans », a-t'il pu dire), il a été recueilli et élevé dans un orphelinat catholique et a enseigné la "philo" dans les classes terminales du lycée technique privé catholique "Sainte-Ursule" de Caen, avant de se révolter contre l'institution et de tout faire péter.

Depuis, il n'en finit plus de régler ses comptes avec son passé. Les blessures de l'enfance fabriquent souvent des guerriers sans foi ni loi. Célibataire endurci (ce qui ne l'a pas empêché de vivre en compagnonnage pendant trente-sept ans avec Marie-Claude Ruel et dans le même temps d'avoir d'autres compagnes), refusant énergiquement la paternité..., contre qui guerroye Onfray avec tant d'acharnement, de ressentiment, d'esprit de revanche, et toujours au bord de l'explosion et de l'incident cardiaque (il a fait plusieurs infarctus, le premier à 28 ans !) ? Qui sont les Gardiens du Temple qu'il imagine partout ? Qui sont ces suppôts de l'élitisme dont il combat les spectres et fait sans relâche le procès ? Lui qui se prétend nietzschéen oublie-t-il que Nietzsche est le philosophe le plus acharné à dénoncer les "hommes de ressentiment" et leur détestable esprit de vengeance ?

Toute son œuvre, avant et depuis son Traité d'athéologie, est celle de quelqu'un qui ne cherche que le scandale et avec frénésie, même au prix du mensonge, de la déformation et de l'excès. Bulldozer et pitbull, il fonce *sans aucun humour*, d'autant plus qu'il ne craint pas grand' chose de ses auditoires populaires "acquis" où il n'a pas de véritables contradicteurs ou débatteurs, mais des fans "séduits", et où il peut se livrer à une désinformation échevelée et sans vergogne et à la propagande d'une idéologie démagogique. Face à la moindre critique, *lui qui ne supporte pas la contradiction (le besoin de se justifier reste viscéral chez lui)*, sa stratégie, qui rend de toutes façons tout débat réel impossible, est bien rodée et toujours la même : il attaque, il insulte, il traite celui qui ose le critiquer d'affamé d'argent, de pouvoir, de célébrité... et retourne la situation en se prétendant agressé, attaqué, insulté, victime innocente d'une injustice totale !...

Parce qu'il rejoint l'air du temps, Michel Onfray, "habile entrepreneur de soi", avance fort opportunément dans le sens de notre société occidentale médiatisée, aux motivations narcissiques, mercantiles et autodestructrices, et il est de ce fait accueilli à bras largement ouverts par tous les médias toujours en quête de controverses, complices irresponsables et... intéressés... d'autant plus qu'Onfray, contrairement à son père, est un "énorme" bavard, prolifique et qu'il n'en finit pas de se produire et de produire avec gourmandise de gros pavés (son trait unaire, que nous avons déjà repéré plus haut en parlant à ce sujet de nécessité intérieure ?) !... Campé dans une posture bourdieusienne : être le seul à contrer le discours ambiant, les pensées établies, la philosophie est pour lui un sport de combat pour reprendre la définition que Bourdieu donnait de la sociologie. « *Je n'ai peur de rien, surtout pas d'être seul* », déclare-t-il, capable de passer sans transition de la pensée libertaire à la saillie réactionnaire !...

Mais suffit-il de penser *contre* pour penser *juste* ? Suffit-il de fouiller les moindres détails, les moindres événements insignifiants, c'est-à-dire d'être avide de produire une pensée *débordant de partout*, une pensée qui déplace et tranche, pour penser *juste* ?

Il se prévaut de l'Université populaire de Caen qu'il prétend avoir créé et porté tout seul, mais celle-ci pêche par au moins trois caractéristiques : public fort peu populaire contrairement à son intitulé, autocratie du dit fondateur et inflation des notes de frais payées par les deniers publics. En réalité, Onfray a détourné l'Université populaire de Caen de sa vocation associative initiale pour l'utiliser au profit de sa carrière, de son image, de l'entretien de ses relations... et de ses propres affaires.

La psychanalyse fait gagner beaucoup d'argent, semble-t-il, non pas aux analystes, comme le proclame Michel Onfray dans son ignorance feinte, mais aux médias, grands assoiffés à tout prix d'audience et d'inculture, et aux grands manipulateurs des médias, dont il

est un des as avec ses “coups d’édition” si bien préparés, ses plans médias si soignés, son ambition d’ogre affamé. Sa déclaration que « le philosophe lui ne prend pas d’argent et ne guérit pas », en est toute relativisée. Le “philosophe” Onfray sait comment se faire largement “payer” et je lui accorderai même contre son gré (mais était-il sincère là ?), que la philosophie peut guérir... puisque la psychanalyse guérit aussi parfois... comme le Club Méditerranée ou même un bon film.

Mais revenons à plus sérieux, puisqu’on sait que la médecine elle-même depuis Hippocrate doute de pouvoir guérir, elle parle seulement de soigner. Le langage courant nous le confirme : le corps médical est dit composé de “soignants” et non pas de “guérisseurs” !

Même si elle peut avoir des effets thérapeutiques, la psychanalyse n’appartient pas au champ de la psychothérapie, bien que Freud l’ait longtemps cru et s’y soit essayé, mais il en a très vite désespéré.

La psychanalyse ne conduit pas nécessairement à la santé, à un bien-être ou à un “mieux-être”, elle reconnaît même *de l’incurable* due à la condition humaine, un mal-être, une négativité, non de circonstance mais de structure. Par contre, correctement menée, elle pousse à découvrir ou inventer de nouveaux possibles et peut conduire à un “plus-de-vie”, un “plus-être” : être plus proche de son désir, de sa “vie propre”, être dans plus de sentir, plus d’intensité, plus de mouvance, plus de liberté jaillissante... C’est en ce sens que la psychanalyse est une véritable expérience spirituelle, une épreuve d’extension. Freud, toujours en mouvement et évolution, avait commencé à le réaliser à la fin de sa vie. La psychanalyse est un voyage de découverte et de créativité dans l’in-time intimité de « l’être même du Sujet », le “*Sujet de la vie*” et sa métamorphose intérieure, loin de toute démarche scientifique ou philosophique, de tout psychologisme ou quelconque fonction psy, qui ont aujourd’hui le vent en poupe et envahissent tout.

¹ Une des leçons que l’on devrait tirer du cas Onfray, c’est que l’introduction de la psychanalyse au programme d’enseignement des classes de philosophie est à condamner, car il amène à considérer la psychanalyse comme une sorte de philosophie, ce qui est aberrant. Par ailleurs, la psychanalyse ne peut s’enseigner, elle ne peut que se transmettre dans un cadre particulier. Elle n’est pas miscible avec le discours universitaire et encore moins avec une caricature du discours universitaire dans un aménagement “marketing”.

² C’est ce qui permet à Jacques Derrida, qui se disait “ami de la psychanalyse” et **confiant en son avenir**, de pouvoir sans se contredire, comme le soutient stupidement Onfray, déclarer dans *Eloge de la psychanalyse* (in : *De quoi demain...*, écrit en 2001 avec Elisabeth Roudinesco, éditions Fayard/Galilée) que les concepts créés par Freud comme « des armes provisoires, des outils rhétoriques bricolés contre une philosophie de la conscience, de l’intentionnalité transparente et pleinement responsable » seraient remplacés un jour. Comment Onfray dans les dernières lignes de son brûlot peut-il prendre ces paroles à l’appui de ses thèses ? Au prix de quelles contorsions et déformations, fait-il dire à Derrida le contraire de ce qu’il a déclaré ? Comment peut-il être aussi sourd et aveugle à une pensée pourtant là claire, et si radicalement opposée justement à la sienne, cette philosophie de la

conscience et de la volonté ? Car n'est-ce pas ce que prône Onfray, « *le simple usage d'une intelligence conduite par des raisons* » (p. 574 de son brûlot) ? Un peu simplet, non ?

Il faut croire que la psychanalyse avec ses espaces si ouverts et complexes, hors raison, le dérange et lui fasse peur pour qu'il souhaite la réduire à une psychothérapie qui n'outrepasse pas le logos grec, c'est-à-dire la logique raisonnante et raisonnable.

Il devrait relire la conférence de Derrida "*N'oublions pas la psychanalyse*" (in *Psychoanalysis and Literature*, *The Oxford Literary Review*, vol 12, 1990) : "Ce qui s'est passé, dans l'air du temps philosophique, si je me risque à le caractériser de façon massive et macroscopique, c'est qu'après un moment d'angoisse intimidée, certains philosophes se sont ressaisis. Et aujourd'hui, dans l'air du temps, on commence à faire comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était passé, comme si la prise en compte de l'événement de la psychanalyse, d'une logique de l'inconscient, de «concepts inconscients», même, n'était plus de rigueur, n'avait même plus sa place dans quelque chose comme une histoire de la raison : comme si on pouvait continuer tranquillement le bon vieux discours des Lumières, revenir à Kant, rappeler à la responsabilité éthique ou juridique ou politique du sujet en restaurant l'autorité de la conscience, du moi, du cogito réflexif, d'un «Je pense» sans peine et sans paradoxe; comme si, dans ce moment de restauration philosophique qui est l'air du temps, car ce qui est à l'ordre du jour, à l'ordre moral de l'ordre du jour, c'est une espèce de restauration honteuse et bâclée, comme s'il s'agissait donc de mettre à plat les exigences dites de la raison dans un discours purement communicationnel, informationnel et sans pli ; comme s'il redevenait légitime, enfin, d'accuser d'obscurité ou d'irrationalisme quiconque complique un peu les choses à s'interroger sur la raison de la raison, sur l'histoire du principe de raison ou sur **l'événement, peut-être traumatique, que constitue quelque chose comme la psychanalyse dans le rapport à soi de la raison**".

La psychanalyse, c'est ce que Derrida, lui, n'oublie jamais dans sa démarche philosophique.